

Ville Jacques-Cartier avec ses 4000 chiens et son Rhinocéros

Lise Vaillancourt

Volume 52, numéro 4 (292), juin 2011

À lire (avant de mourir)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64943ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vaillancourt, L. (2011). Ville Jacques-Cartier avec ses 4000 chiens et son Rhinocéros. *Liberté*, 52(4), 51–54.

VILLE JACQUES-CARTIER AVEC SES 4000 CHIENS ET SON RHINOCÉROS

Été 1960

Je viens de déménager dans le domaine Bellerive, un quartier riche de Ville Jacques-Cartier. Tout autour, il y a le bois et le faubourg où habitent les pauvres. J'ai six ans et le dos rond ; on menace de me le plâtrer pour me redresser. C'est que depuis que je suis arrivée, je suis complètement déprimée. Je trouve affreux notre *split-level* en briques blanches et tous les *bungalows* à vendre de la rue, parce qu'ils sont vides.

Ma mère m'amène chez le médecin. Je suis assise sur la table d'auscultation du D^r Jacques Ferron. Sur son bureau, un amas de feuilles manuscrites. Au mur, un petit tableau représentant la rivière Maskinongé. C'est un tableau de sa mère. Il contraste incroyablement avec la peinture de sa sœur Marcelle. Je connais sa peinture parce que mon père, qui fait du figuratif, gueule régulièrement contre les peintres du Refus global.

Dans le faubourg de Ville Jacques-Cartier, il n'y a pas d'égouts, pas de policiers, pas de rues. Comme il n'y a pas de policiers, les gens se font garder par des chiens. En 1960, il y a 4000 chiens sans licence dans la ville ; les chiens, semble-t-il, grimpent régulièrement le mont Saint-Bruno et deviennent des loups. Ma mère, en déménageant dans cet endroit maudit, nous enferme dans la cave tout l'été,

mon frère et moi, pour nous protéger des chiens errants et de toute la racaille pauvre qui vit dans le bois. Le D^r Ferron voyant que mes muscles sont inexplicablement flasques me prescrit du fer et recommande fermement à ma mère de me mettre dehors tous les jours à partir de huit heures du matin et de ne me laisser rentrer à la maison qu'à six heures du soir. Je découvre un complice. Ma mère est choquée. Moi, je suis ravie.

Je fréquente l'école Saint-Joseph-de-Sérigny, comme les enfants du faubourg, ceux qui arrivent avec des tuques sur la tête pour ne pas contaminer les autres avec leurs poux, ceux qui vivent dans des maisons où il n'y a pas d'eau chaude, ceux qui vivent dans cette zone mythique qui suscite tant d'images d'horreur chez ma mère. Je me tiens avec les plus grands pour être protégée. Durant la récréation, je traîne les pieds dans la garnotte pour être aussi sale que mes amis. Dans cette école, il faudrait des travailleurs humanitaires, pas des professeurs. Aucun enfant ne répond à l'attention qu'on lui porte. Toute marque d'amour dans cette crasse et cette misère est suspecte. Ce qui fait de nous des bums dès l'âge de six ans.

1963

Je deviens amie avec Claude et sa sœur Michelle. Leur mère Élisabeth participe aux réunions de fondation d'un nouveau parti politique avec le D^r Ferron : le Parti rhinocéros. Dans une entrevue accordée à Radio-Canada que nous regardons, le D^r Ferron dévoile le slogan du Parti, « D'une mare à l'autre », et son programme : faire circuler librement les rhinocéros à travers tout le Canada en les juchant sur de petites planches à roulettes. Ainsi, ce projet encouragerait les travaux de voirie et permettrait de renforcer les liens entre toutes les provinces. Lorsqu'un député rhino sera élu, dit-il, il ne parlera pas, il ne pensera pas, il ne fera rien. Ferron déclare que la fondation de ce Parti est une façon pacifique de dire son mécontentement. Le FLQ, dont certains membres habitent Ville Jacques-Cartier, est fondé la même année.

Ville Jacques-Cartier est donc le repère du Parti rhino, des premiers felquistes, mais aussi le lieu de naissance du poète Denis Vanier qui écrira à propos de cette ville « que les rockers, les punks et les skins furent inventés dans cette petite banlieue de la Rive-Sud bien avant qu'à New York et Los Angeles ».

1966

J'ai 12 ans. Je lis un livre qui va transformer ma vie, *L'avalée des avalés*, écrit par un médiaphobe : Réjean Ducharme. Je dévore l'histoire de cette petite fille, Bérénice Einberg, qui se révolte contre sa famille. Bérénice Einberg entre dans mon pays imaginaire. Je l'inclus dans cette ville de chiens sauvages et de rhinocéros qui circulent à travers le Canada en planches à roulettes. Mon imagination trempe dans l'encre vitaminique de la révolte et de la subversion.

1970

Sortie de *L'amélanchier*. Ferron immortalise le domaine Bellerive où j'habite. Il parle du bois dans lequel la narratrice va se promener avec sa *Flore laurentienne* pour dialoguer avec les arbres. Elle se nomme Tinamer de Portanqueu. Bérénice Einberg et Tinamer de Portanqueu : les deux personnages révolutionnaires de mon pays mythologique.

Ferron n'a appartenu à aucune clique ; il a consacré sa vie professionnelle aux écorchés vifs, aux trahis, aux simples d'esprit et aux fous asilaires. Il n'a pas fait la route de Kerouac, ne s'est pas tourné vers la France. C'était un amoureux de Faulkner et un homme de la campagne. Ferron était peut-être la seule personnalité modeste de cette époque, mais sa révolte était incontestable, comme sa colère, directement nourrie de sa pratique de médecin. En dénonçant les politiciens et l'industrie pharmaceutique dans ses deux cents lettres aux journaux, Ferron, en maître de la jambette, nous faisait culbuter dans l'ironie.

1973

J'ai 19 ans. Je quitte Ville Jacques-Cartier, annexée depuis quatre ans à Longueuil. Je retourne voir le D^r Ferron pour une douleur au côté droit. Comme toutes les fois où je suis venue le voir enfant, il parle avec moi, me demande des nouvelles de ma vie. Je lui dis que je pars avec des amis à Saint-Jean-Port-Joli cultiver des rosiers. Il me parle des cœurs-saignants qui poussent à profusion dans le Bas-du-Fluve qu'il aime tant. Quand il propose de m'ausculter, je me rends compte que je n'ai plus mal. Il me dit : « Tu sais, c'est angoissant de quitter le nid familial, qu'on y a été bien traité ou mal aimé... » Puis, il me donne son dernier livre, *Les roses sauvages*. Quand je ferme la porte de son cabinet, l'enfance est finie.

Je m'en vais dans le Bas-du-Fleuve. Je tombe en amour avec le Grand-Laurent. Je cultive des roses, j'éleve des lapins, je vis mes premières grandes amours et je noircis de petits carnets.

1979

Quand je débarque à Montréal, la révolte est féministe.